constant des préoccupations des philologues amis de l'orateur romain. Le P. Laurand, pour ne citer que l'un d'entre eux, a écrit à plusieurs reprises à leur sujet, et en dernier lieu dans la *Revue des Études latines* (t. V, 1927, p. 257-261). Les quarante et un premiers volumes de cette série comportent une première suite de collations des manuscrits et des éditions de Cicéron, que Lagomarsini rédigea lui-même, de 1735 à 1744. On trouvera, dans l'introduction du catalogue de J. Ruysschaert, la liste des manuscrits de Cicéron ainsi collationnés. Il y a deux autres suites de ces collations, les nos 11649-11671 et 11677-11696. Les onze derniers volumes catalogués (nos 11699-11709) sont constitués par la réunion de la correspondance reçue par Lagomarsini, mêlée à d'autres papiers. *Deliciae eruditorum*, dirons-nous.

A l'usage des hellénistes, très préoccupés de codicologie et relativement favorisés à cet égard, je signale les parties en langue grecque relevées dans le fonds décrit par J. Ruysschaert : no 11539, deux homélies de saint Jean Chrysostome (grec et latin) et *Batrachomyomachie* (grec et traduction latine de Carolo Marsuppini) ; — no 11518, *Carmen graecum* de François Filelfe (inc. Βασίνιον τὸν ἐμὸν...).

Rien n'est plus instructif que la lecture d'un catalogue de manuscrits bien fait. Une certaine indécision dans la recherche due au hasard qui a présidé le plus souvent à la constitution des collections est compensée par l'enrichissement que procure l'examen d'un ensemble varié. On saura gré à J. Ruysschaert de nous avoir ménagé cet enrichissement et de l'avoir fait dans un latin rendu valable par un long contact avec la production humaniste.

A. Dain.

Métrique.

Dr R. P. Hoogma, *Der Einfluss Vergils auf die Carmina Latina Epigraphica* : Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1959, xxiv-373 pages, 30 florins.

L'auteur étudie ici, surtout du point de vue métrique, les emprunts faits à Virgile, et principalement à l'*Énéide*, par les versificateurs des *Carmina Epigraphica*. Le livre comprend deux parties précédées d'une Introduction. La première partie cherche à délimiter les portions de vers qui peuvent devenir l'objet d'un emprunt. Ces portions, quand elles sont de faible étendue, dépendent étroitement de la place des coupes ; l'auteur s'attache donc à énumérer les coupes virgiliennes et à préciser leur fréquence relative en utilisant les travaux de Sturtevant et autres. Ces portions de vers une fois définies, l'auteur étudie les diverses combinaisons de mots qui peuvent les occuper et enfin il montre comment ces combinaisons de mots sont devenues objet d'un emprunt.

En fait, c'est donc Virgile avant tout qui est étudié ici, non seulement du point de vue de la métrique, comme je viens de dire, mais aussi du point de vue de la stylistique, car l'auteur amorce véritablement l'étude des clichés virgiliens.

Quant aux emprunts eux-mêmes, ils sont de types très divers, que l'auteur distingue minutieusement, soit que le texte emprunté retrouve la même place dans le vers, ou une place différente, et alors il en résulte bien souvent un déplacement de l'ictus métrique ; soit que l'ordre des mots de l'original se trouve respecté ou modifié ; soit que la portion de vers empruntée occupe une place plus petite ou plus grande que dans le texte de Virgile. Encore ceci ne donne-t-il qu'une idée incomplète des subdivisions que, fort judicieusement, l'auteur introduit dans son examen. Il se trouve qu'une étude ainsi conduite n'est pas sans intérêt pour les travaux récents de M. Burger et de D. Norberg dont il a été parlé ici même (*R. É. L.*, XXXV, p. 314, et XXXVI, p. 289). Ces travaux ont montré comment des versificateurs qui ne savaient plus scander les vers de Virgile ont pu cependant les copier à certains points de vue pour essayer d'en tirer une technique nouvelle ; or, beaucoup des exemples relevés par Hoogma ne sont qu'une copie plus ou moins servile jointe à une connaissance mal assurée de la scansion. Notons, entre autres : *semper honos nomenque tuum* mué en *semper amor decusque tuum*, et *urbs antiqua ruit* mué en *urbs Augusta felix*, ainsi que d'autres passages cités en particulier page 150 et suivantes.

La deuxième partie de l'ouvrage (p. 219-343) donne le catalogue aussi complet qu'a pu le dresser Hoogma des emprunts à l'*Énéide*. La longueur de ce catalogue est éloquente et montre combien le texte virgilien était familier aux versificateurs et sans doute aussi à leurs lecteurs. « Le nombre de ceux qui l'ont cité, imité, édité, commenté, est prodigieux », dit J. Perret dans son *Virgile* récent, et il remarque, page 111 : « Citations, commentaires, nous assurent que, dès l'antiquité, les lecteurs de Virgile trouvaient moins d'intérêt à la seconde qu'à la première moitié de l'Énéide. » Le répertoire de Hoogma permet de vérifier la chose : 77 pages sont consacrées aux emprunts à la première partie, 48 pages seulement à la deuxième. On y voit aussi que le plus imité a été le livre VI (19 pages d'emprunts), le moins imité le livre XII (6 pages seulement). Mais il convient de ne pas surestimer cette connaissance : on emprunte le plus souvent non des idées ou des expressions poétiques, mais des formules qui ressemblent fort à des chevilles ; par exemple : *arma uirumque, conticuere omnes, dum uita manebat*, sont chacun empruntés plus de vingt fois ; il en est de même de certains passages devenus des lieux communs, tel celui qui est consacré aux enfants morts prématurément (VI, p. 427-429), dont Hoogma cite une cinquantaine d'emprunts, ce qui constitue une sorte de record.

Aussi est-ce à plus d'un égard qu'il faut conseiller la lecture du présent volume, et multiples, j'en suis sûr, sont les services qu'il rendra à ceux qui sauront le consulter. Louons sans réserve l'auteur qui s'est imposé un labeur immense et fructueux et à qui rien de ce qui touche à son sujet n'est resté inconnu.

Je terminerai par deux réflexions. La première c'est qu'il serait profitable de substituer aux notations multiples qu'emploient les philologues pour désigner les diverses parties de l'hexamètre et ses coupes une notation simple et uniforme. La seconde est que des travaux du genre de celui-ci seraient rendus combien plus faciles et seraient du même coup combien enrichis si les chercheurs disposaient, au moins pour les poètes les plus représentatifs de la latinité, de répertoires métriques donnant les divers types de mots pour les diverses places du vers ; je persiste à croire que celui qui aurait dressé un de ces répertoires aurait fait œuvre utile et nouvelle.

Louis NOUGARET.

Histoire littéraire.

Francesco GIANCOTTI, *Il preludio di Lucrezio* (Biblioteca di Cultura contemporanea, LXIII) : Messine-Florence, s. d. (1959), 332 pages, 2.200 lires.

M. Giancotti, dont on connaît les travaux sur l'œuvre de Sénèque (notamment sa *Cronologia dei Dialoghi di Seneca*, Turin, 1957), aborde ici le problème classique posé par le prologue du premier livre de Lucrèce. Il le fait avec sa fougue et son « éristique » habituelles, discutant pied à pied avec ses prédécesseurs (mais pas tous), opposant les interprètes les uns aux autres, amassant patiemment quantité de textes et de témoignages, donnant une fois de plus la preuve de son amour passionné pour les œuvres antiques, de sa bonne connaissance de la pensée romaine et grecque et de son immense désir d'imposer au lecteur une conception cohérente, minutieusement élaborée et défendue par mille retranchements.

Cette conception, quelle est-elle ici? Que Lucrèce a écrit ce prologue vers le début de la composition du poème, qu'il l'a fait en accord avec les tendances profondes de l'épicurisme, plus tolérant envers la forme poétique qu'on ne le dit parfois, qu'il a conçu la Vénus de ce prologue comme « immanente » à l'homme, symbole de l'équilibre réalisé dans l'âme, et ne s'est nullement montré infidèle à la théologie d'Épicure.

Pour soutenir cette thèse, que nous résumons ainsi trop brièvement (la pensée de M. Giancotti n'est jamais ni simpliste ni simple), mille analyses, mille arguments, présentés, le plus souvent, en opposition aux thèses des commentateurs antérieurs. A la vérité, si la thèse elle-